

La première comptait dix jeunes filles, dont l'aînée atteignait quinze ans.

C'étaient des filles de bonnes maisons, élevées avec soin, les unes fort riches, les autres dans une position de fortune médiocre, mais tenant toute à la noblesse, élevées dans des traditions que rien ne remplace, et qui pouvaient se reconnaître dans le monde en quittant le pensionnat.

Il est rare qu'une maison d'éducation n'ait pas parmi ses élèves une créature à part, pire ou meilleure que les autres, mais tranchant vivement sur la foule.

Elle exerce un empire sérieux, indiscutable. On la consulte, on la redoute, on l'aime. La vénération se mêle à l'amitié. Si sa supériorité en effarouche quelques-unes, elle a sa coterie, sa phalange, ses thuriféraires. Son opinion fait autorité. Elle sait ce qu'il faut offrir à la fête de la supérieure; ses compagnes la chargent de rédiger les discours, la supplient d'écrire quelques lettres difficiles. L'envoient plaider une cause grave, dont le résultat doit être une promenade, un congé, ou un travail exceptionnel qui se change en joie.

Au couvent de X....., la plus influente des élèves était la plus jeune de la grande classe.

Elle avait nom Stylite.

C'était une enfant brune, mince, aux grands yeux d'un vert-bleu, à la voix d'une harmonie sonore, au sourire rare, à la sensibilité malade.

Elle parlait peu; sa timidité semblait excessive.

Les jeux bruyants l'effarouchaient.

Travailleuse à l'excès, elle employait la plupart de ses récréations à écrire dans la salle d'étude.

Si mère Sainte-Madeleine ne lui permettait pas cette claustration, elle marchait auprès d'elle, causant à voix basse, et ne manquant jamais d'amener l'entretien, d'une façon insensible, sur la vie religieuse, sur le bonheur des vocations mystiques.

Elle exaltait les élues de Dieu sans rien dire de son désir personnel. Son âme brûlait en dedans, consumant son enveloppe délicate. Dans cette enfant il y